Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 13 (1967)

Heft: 2

Rubrik: Les arts

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

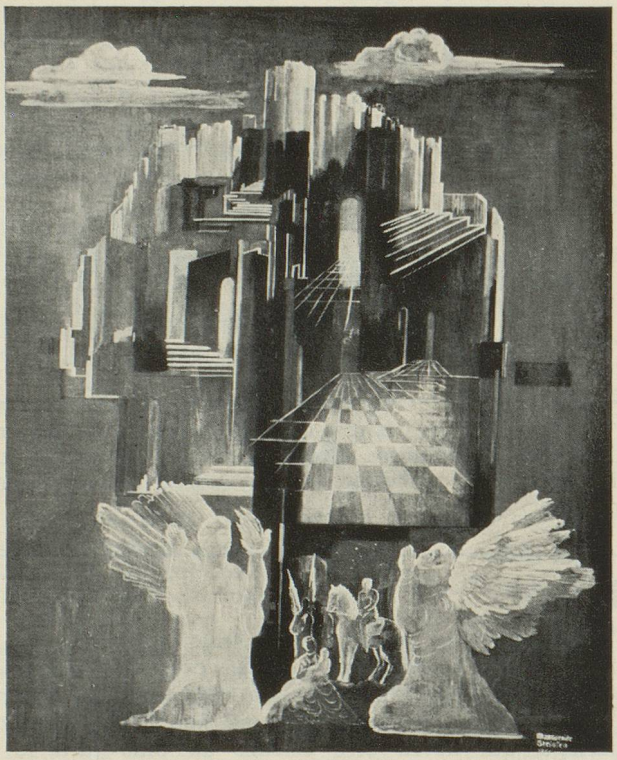
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les ARTS

par Edmond Leuba

Marguerite STEINLEN

Sans doute parce que les Lettres ont toujours joué un grand rôle dans sa vie, Marguerite Steinlen a choisi, pour s'exprimer en peinture, le Surréalisme où reste prépondérant l'élément anecdotique puisé, de préférence, aux sources du subconscient. Non point qu'elle néglige pour cela les exigences du métier ; au contraire, les recherches techniques sont extrêmement poussées et issues des meilleures traditions. L'image y est faite de glacis superposés, recouvrant parfois un fond d'or, ce qui entraîne des effets de transparence raffinés et un climat de mystère très particulier : des montagnes déchiquetées où joue la perspective aérienne chère à l'école du Vinci, des architectures irréelles, des miroirs d'eau et filigranés pardessus, des personnages groupés selon des lois secrètes. Mais si la facture se révèle classique et italianisante — Mme Steinlen a travaillé quelque temps à Naples où elle exécuta des fresques intéressantes —, le monde poétique s'apparente plutôt à celui de certains romantiques allemands (Moritz von Schwind, par exemple, qui illustra les poésies d'Eichendorff) ou alors en France à Gustave Moreau.



Ville future soutenue par les anges - Panneau laqué de Marguerite Steinlen

Nous voici donc en face d'une réalité côtoyant le rêve et reposant, avec bonheur, sur les bases solides du Cubisme analytique. Les premières toiles exposées — celles que Jeanne Bucher découvrit il y a quelque trente ans — allient curieusement une construction plastique rigoureuse issue de Lhôte à des velléités d'évasion très lisibles. Plus tard, ayant beaucoup fréquenté les milieux surréalistes, elle s'y formera un langage plus ésotérique et l'on sentira la première filiation.

L'artiste a, du reste, une carrière importante derrière elle, variée également, car il s'y inscrit des décors de théâtre et cinéma, illustrations de livre (l'Aurélia de Gérard de Nerval), fresques, etc.

Nièce du grand dessinateur et peintre, Steinlen, qui fut un des compagnons de Toulouse-Lautrec, elle supporte avec vaillance l'héritage toujours un peu pesant d'un nom célèbre dans la même profession.

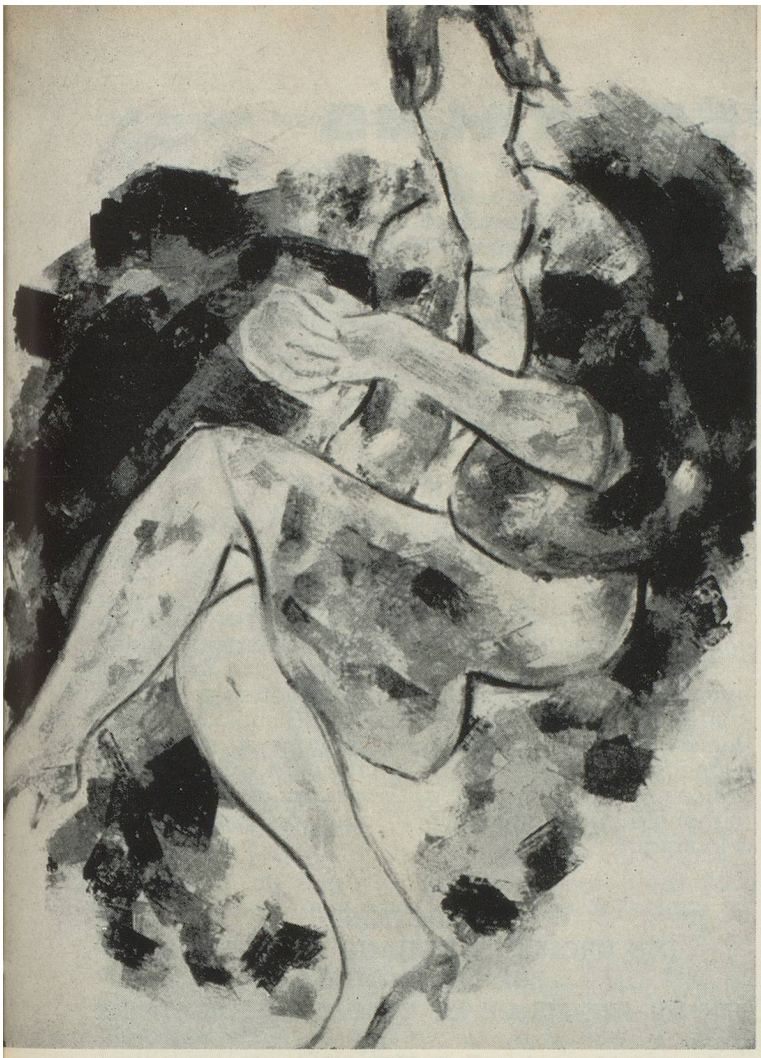
Galerie Jean Camion, rue des Beaux-Arts.

TAPERNOUX

Ce jeune artiste est un Suisse d'habitat, mais qui n'expose pas pour la première fois à Paris. Cette exposition nous montre surtout de petits formats qui semblent particulièrement lui convenir. Nous sommes en présence d'un peintre qui cherche son mode d'expression ; les œuvres les meilleures, les plus anciennes, sont influencées du cubisme synthétique et réalisées avec un grand soin de précision et un goût certain. D'autres, plus récentes, témoignent d'une curieuse mixture de surréalisme et de Pop Art. Il semble y flotter une sorte de climat Walt Disney qui n'est pas très convaincant.

Souhaitons que les qualités initiales l'emportent et attendons avec intérêt et confiance l'évolution de ce peintre qui ne manque pas de talent.

Galerie Camion, rue des Beaux-Arts.



Huile 1966. Bernard Vermot.

Bernard VERMOT

C'est à la petite galerie Henquez, rue de Rennes, que ce peintre expose une trentaine de ses toiles récentes — outre quelques dessins — ayant toutes le même « objet » pour prétexte, la Femme ; plus exactement une femme puisque le modèle est lisiblement toujours le même. Ces variations sur un thème donné, traitées en exercices de styles sont exécutées avec une relative aisance : tous contrastés ou camaïeu, harmonies chaudes alternant avec les froides. La technique semble issue de celle des aquarelles de Cézanne — les baigneuses en particulier — et assez curieusement adaptée à l'huile tels qu'en témoignent les passages colorés entre l'objet et le fond sur lesquels le dessin vient se superposer. Il y a là de réelles qualités de sensibilité dans une conception générale un peu floue. Une toile plus ancienne s'inscrivant dans la ligne de Gromaire présentait des qualités de fermeté aujourd'hui absente et qui l'apparentait aux dessins à la plume dont quelques-uns sont de véritables réussites et les œuvres les plus marquantes de l'exposition.

Visiblement, Vermot est préoccupé pour l'heure des problèmes de l'espace atmosphérique, ce qui tend à expliquer cette sorte de dématérialisation de ses toiles.

STÄMPFLI

L'introduction extrêmement brillante d'Alain Jouffroy dans le Catalogue du peintre, et d'une dialectique si serrée, constitue un étai de taille aux grandes toiles exposées à la galerie Larcade. Cet art, dit-il, consiste « à peindre le plus simplement possible des objets ordinaires et à créer de cette manière une neutralité où la pensée peut réinventer sa liberté ». La pensée, le mot laisse rêveur ! Mais n'est-ce pas le privilège du critique d'art, littérateur, que de découvrir chez l'artiste des mobiles secrets auxquels jamais celui-ci n'a songé à obéir. Et n'est-ce pas, au rebours, ce qui fait la valeur exceptionnelle des études critiques d'André Lhôte, d'avoir parlé toujours et exclusivement le langage de la plastique.

Voici donc un jeune artiste qui, dans une technique manifestement acquise à l'école de l'affiche, peint, à une échelle gargantuesque, des fragments d'objets. Bien volontiers je reconnais que dans les œuvres les plus réussies — la série des carrosseries de voiture notamment — la mise en page, le choix et la dimension des taches colorées, la proportion des pleins et vides sont aboutis et entraînent l'adhésion ; mais de là à y déceler une métaphysique inconsciente ou élaborée, il y a un large fossé et les références au surréalisme pour le franchir semblent délibérément bienveillantes.

Bien sûr, le mouvement du Pop Art — auquel de près ou de loin Stämpfli est rattaché — qui d'Américain à l'origine a trouvé droit d'asile en Europe, a justifié tant de recherches d'une authenticité plus ou moins « suspecte » qu'il a ôté toute violence à certain effet de choc. Du moins faut-il s'efforcer de rester lucide et sans tout y refuser par crainte d'être dupe, se garder d'accepter en bloc de peur de ne pas « être dans le coup ». Après tout, n'est-ce peut-être qu'une question de terminologie et ne faudrait-il plus appeler peinture et sculpture des œuvres qui jouent un jeu différent.

Rappelons que Stämpfli, choisi il y a quelques années pour représenter la peinture suisse à la Biennale des Jeunes à Paris, y avait exposé trois toiles représentant respectivement une rose, des légumes et un visage. Le peintre, contrairement à tant d'autres, est resté fidèle à son esthétique, à l'exception que l'objet n'est plus représenté dans sa totalité, mais morcelé.

Cette continuité témoigne en faveur du sérieux de l'artiste.

Galerie Larcade, 34, rue Jacob.